

Repères

donnés par Christian Lazaridès

dans

RUDOLF STEINER

LA LÉGENDE DU TEMPLE ET L'ESSENCE DE LA FRANC-MAÇONNERIE

expression symbolique des mystères
de l'évolution passée et future de l'homme

Extraits des contenus de l'École Ésotérique

Vingt conférences faites à Berlin
entre le 23 mai 1904 et le 2 janvier 1906

Traduites de l'allemand par Geneviève Bideau

1999
Éditions Novalis
F 78360 MONTESSON
Collection
Oeuvres de Rudolf Steiner
12

Traduit d'après :

Rudolf Steiner, *Die Tempellegende und die goldene Legende* als symbolischer Ausdruck vergangener und zukünftiger Entwicklungsgeheimnisse des Menschen, Dornach/ Suisse, Rudolf Steiner Verlag, 2^e édition 1979 (= volume 93 des Œuvres complètes en langue originale, éditées par la Rudolf Steiner-Nachlassverwaltung), ISBN : 3-7274-930-4.

Le texte de cette édition a été établi par Hella Wiesberger à qui cet ouvrage est largement redevable pour les notes en fin de volume.

N.B. : les mentions placées entre crochets [dans le corps de l'ouvrage indiquent une intervention de l'éditeur suisse.

Copyright Éditions Novalis 1999
Tous droits strictement réservés

ISBN : 2-910112-27-6. ISSN : 1243-485-X.

REPÈRES

Le lecteur trouvera dans ce volume vingt conférences faites au cours d'une période allant du 20 mai 1904 au 2 janvier 1906. Il s'agit en fait de trois petits ensembles de conférences reliés par le fil conducteur de la franc-maçonnerie et de deux légendes fondamentales en rapport avec celle-ci : la légende du Temple et la légende du Bois de la Croix¹.

C'est qu'à ce moment Rudolf Steiner prépare un travail ésotérique particulier, où sera pratiqué un élément rituel de type maçonnique, mais dans une tonalité tout à fait originale. Il s'agit de l'élaboration de la deuxième section de l'École Ésotérique, section qui sera dite « *erkenntniskultisch* », quelque chose comme « du culte de connaissance » ou « rituelle et de connaissance », un néologisme très significatif sur lequel nous aurons revenir.

Notons qu'il ne s'agit pas de contenus proprement dits de l'École Ésotérique — lesquels constituent douze gros volumes de l'édition des œuvres de Rudolf Steiner en allemand et dont aucun n'est encore traduit en français —, mais de la phase préparatoire d'un travail particulier dans le cadre de cette École. En ce sens, il s'agit quand même bien d'une première publication en français de textes *se rattachant* à cette École et il me paraît incontournable, à ce titre, de fournir quelques repères pour situer le triple pas que fit Rudolf Steiner au début du siècle, en se liant avec des structures déjà existantes :

- avec la Société théosophique ;
- avec l'École Ésotérique de théosophie ;
- avec le rite maçonnique de Memphis-Misraïm

Sur ces trois points circulent un grand nombre de malentendus. La difficulté ici n'est pas tant de fournir des repères chronologiques ou événementiels — tout cela est relativement bien documenté, en langue allemande du moins — mais de saisir la dynamique spirituelle selon laquelle se firent ces liens ou engagements. Car à un même fait on peut faire dire une chose ou son contraire. Et ce sera mon effort permanent, dans ces « repères », que d'inverser la logique dans laquelle les faits sont souvent présentés.

Rudolf Steiner et la Société théosophique

Souvent, dans les histoires de l'ésotérisme du XXe siècle, Steiner est présenté comme un « *dissident de la théosophie*². » Les observateurs un peu plus consciencieux s'aperçoivent bien qu'il n'avait pas grand-chose à gagner à un tel lien avec une mouvance ésotérique déjà terriblement hypothéquée en 1900 — pour ne pas dire pire — et s'interrogent sur les raisons d'un tel acte.

L'énigme d'une cohabitation

Jusqu'à sa quarantième année, jusqu'à la fin du XIXe siècle, Steiner s'est consacré à la philosophie, à l'édition de l'œuvre scientifique de Goethe, au journalisme, à l'éducation, à la critique littéraire et théâtrale. La publication de *La philosophie de la liberté* (1893)^{2a} peut-être prise comme un jalon essentiel de cette période. Mais il ne faut pas oublier qu'en même temps, de façon parallèle, il était, depuis 1879 environ, un élève occulte travaillant à une investigation scientifique des mondes suprasensibles, et sans doute même rapidement ce qu'on peut appeler un « maître » dans ce domaine. Or, au cours de ces années, lorsque son chemin croise celui de la Société théosophique, il porte un regard très critique sur celle-ci³.

Alors, que se passe-t-il vers 1900 qui justifie, ou du moins explique, d'abord un rapprochement, puis une adhésion formelle à cette Société fondée en 1875 par Héléna Petrovna Blavatsky (1831-1891) et Henry Steel Olcott (1832-1907) et qui est alors depuis quelques années déjà sous l'influence de Annie Besant et de Charles W. Leadbeater ?

Le 9 janvier 1905, dans une lettre à Marie von Sivers (future Marie Steiner), après s'être inquiété de l'immaturité très fréquente des gens qui sont attirés par l'ésotérisme, Steiner écrit :

« *Je peux seulement te dire que si le Maître n'avait pas su me convaincre que, en dépit de tout, la théosophie est nécessaire à notre époque, je n'aurais, même après 1901, écrit que des livres de philosophie et n'aurais parlé que de littérature et de philosophie*⁴. »

On entrevoit ici tout un arrière-plan, tout un monde de relations sur lesquelles Steiner restera toujours plus que discret. Mais il pourrait y avoir à nouveau des malentendus sur de telles relations avec un Maître ou des Maîtres. Certains parleront de Steiner comme d'un mandataire, obéissant à des ordres, d'autres épilogueront sur des forces occultes mal identifiées. « *Su me convaincre* » indique des êtres responsables, sur un pied d'égalité, et de conscience. On peut bien supposer que quelqu'un qui est depuis sept ans l'auteur de *La philosophie de la liberté* a ses propres critères pour apprécier ce qu'il a à faire, et ce qu'il y a à faire. C'est dans la logique de l'individualisme éthique qu'il faut envisager ce qui a pu convaincre Rudolf Steiner.

Sans prétendre du tout à l'exhaustivité, j'évoquerai ici quelques faits qui me paraissent créer une sorte de constellation spirituelle autour de cet engagement et qui le font apparaître dans une dynamique inattendue, pratiquement inverse de celle qui conduit à parler de « *dissident de la théosophie* ».

D'après des indications ultérieures de Steiner (en 1911⁵ et en 1923⁶ en particulier), il apparaît que la Société théosophique, en dépit d'un caractère d'emblée confus et d'une évolution rapidement très problématique, aurait eu au départ — vers 1875 — une inspiration de l'authentique Rose-Croix et même, plus précisément, du personnage nommé Christian Rosenkreutz. Il y aurait eu une étincelle valable. Par la suite, H.P. Blavatsky, malgré une personnalité fortement médiumnique la faisant passer par un kaléidoscope d'influences problématiques — dont certaines radicalement antichristiques —, aurait sauvegardé par moments le fil fragile de cette inspiration valable, et cela en vertu de son âme de lutteuse engagée dans une quête sincère de la vérité. Vers 1900, c'est cette impulsion valable, cette étincelle qu'il s'agissait de ne pas abandonner la défiguration ou à l'inversion.

C'est dans un tel sens qu'il faut appréhender la responsabilité morale devant laquelle Steiner se trouva placé : il était le seul à pouvoir rendre à la « théosophie » sa tonalité fondamentale, cette note qui avait retenti en 1875, même si depuis 25 ans elle était devenue méconnaissable. Alors, pour le dire clairement : à l'exact opposé d'être un dissident de la théosophie, se rattachant à celle-ci pour quelque obscure raison de stratégie occulte ou de publicité, Steiner fut celui qui tenta de ramener à son

origine spirituelle authentique une théosophie devenue dissidente elle-même, ayant trahi ses propres origines, du moins ses origines les plus hautes.

« *Au cours de cette période un espoir bien précis était tout fait justifié, jusqu'en 1905 ou 1906, c'était l'espoir que progressivement le contenu anthroposophique pût tout simplement devenir le contenu de la Société théosophique*⁷ »

On voit ici que dès 1905/1906 un tel espoir n'était déjà plus de mise — les conférences du présent ouvrage se situent à ce moment —, ce qui n'empêcha pas la cohabitation engagée de durer encore sept ans, qui furent pour Steiner un véritable chemin de croix.

À ce principe de *continuité* des impulsions spirituelles, de sauvegarde du lien historique, il faut maintenant en ajouter un second que l'on pourrait dire de *fraternité*, ou de socialité de par son origine chrétienne-rosicrucienne, et même si en pratique les choses étaient devenues méconnaissables, c'est dans cette mouvance théosophique qu'avaient convergé, ou qu'allaient converger au début du XXe siècle — et en particulier dans les pays de langue allemande, dans l'Europe Médiane — de nombreux êtres karmiquement liés à une telle théosophie idéelle. Et c'est donc naturellement et nécessairement à eux qu'il s'agissait de s'adresser, en les rencontrant là où ils se trouvaient en 1900. C'est dans cette perspective que l'on peut comprendre pourquoi, à l'automne 1900, lorsque, très naturellement, en fonction de l'intérêt qu'avaient soulevé à Berlin ses conférences non encore ésotériques, Steiner est invité à parler devant le groupe théosophique de cette ville, il accepte cette invitation.

Et il y a encore une autre dimension à la fois de la continuité et de la fraternité. Il apparaît de diverses façons — toujours selon des propos ultérieurs de Steiner — qu'à la fin du XIX^e siècle, dans les conditions particulières du matérialisme de la civilisation, des individualités spirituelles qui « auraient dû » se lier à, ou même être au cœur d'un renouveau spirituel, ne purent parvenir à s'incarner suffisamment, ou bien se brisèrent, et, pour le dire de façon un peu triviale, il fallait compenser ces absences ou relayer des œuvres seulement ébauchées. On peut évoquer dans ce sens les destins de KJ. Schröer, de Nietzsche, du psychologue F. Brentano, pour ne parler que de l'environnement germanique immédiat de Steiner.

Pour répondre à ces attentes, à ces défis, et peut-être surtout pour amener au jour pour la première fois *de façon explicite, manifestée*, ce qui était la finalité intime de la théosophie idéelle, cette finalité qu'il avait d'ores et déjà fondée sur le plan philosophique — le pont entre science extérieure et science spirituelle —, Steiner est l'homme de la situation, à la fois en tant que philosophe de la pensée et en tant qu'initié. Même si ce dernier terme est délicat à employer, il faut bien le faire pour mettre l'accent sur le fait que c'est par le haut, pour ainsi dire, en tant qu'instructeur occulte, en lien avec d'autres instructeurs occultes, que Steiner va faire ce triple pas dont je parlais plus haut. Sans cette échelle des valeurs, on se perd dans le labyrinthe de causalités secondaires, on interprète par le bas et on aboutit à des conclusions erronées.

Il y aurait beaucoup d'autres éclairages à apporter, mais le but était seulement de faire ressortir le fait que le pas de Steiner vers la théosophie n'est pas tant affaire personnelle que réponse à une sollicitation complexe, une sollicitation où se concentre toute l'histoire au tournant des XIX^e et XX^e siècles, qui est en même temps le tournant entre le Kali Youga (ou Âge Obscur) et l'Âge Clair⁸.

Le 20 octobre 1902, après deux années de conférences dans le groupe théosophique de Berlin, et alors que le nombre de membres avait dépassé la centaine, Steiner adhéra à la Société théosophique⁹ et il fut d'emblée promu Secrétaire général pour l'Allemagne et l'Autriche. Cela se fit à l'occasion d'un voyage de Annie Besant en Allemagne. Trois jours plus tard, le 23 octobre 1902, il était admis aussi dans l'École Ésotérique de théosophie.

Rudolf Steiner et l'École Ésotérique

C'est en 1888, trois ans avant sa mort, que H.P. Blavatsky avait fondé l'École Ésotérique (E.S. ou E.S.T.¹⁰). C'est la période où, de retour à Londres après sa période indienne, elle publie *La doctrine secrète* (1888). On saura par Steiner qu'elle était alors sous des influences antichristiques ; et surgit alors une nouvelle énigme, plus difficile à résoudre que celle qui concerne le lien avec la Société théosophique en général : y eut-il à nouveau, à l'arrière-plan de la fondation de cette École ésotérique, une étincelle valable ?

Car on peut bien supposer que si Steiner resta de fait formellement lié au cadre de cette École pendant 10 ans (fin 1902 à fin 1912) — et même s'il en avait complètement réorganisé à sa façon le fonctionnement en Allemagne —, c'est qu'il y avait, là aussi, une impulsion ou un cadre valable qui demandait à être habité par un contenu spirituel valable. Je n'ai rien trouvé qui évoque une telle inspiration en 1888, par exemple de l'authentique Rose-Croix, mais l'on peut aussi penser que c'est l'impulsion de 1875 qui avait donné l'étincelle à la fois pour la Société théosophique et pour l'École Ésotérique.

Entré dans l'E.S.T. en octobre 1902, c'est le 10 mai 1904 que Steiner reçut de Annie Besant le titre de *Arch-Warden* », en l'occurrence de responsable national pour les pays germanophones. À vrai dire il avait entamé déjà auparavant son activité d'instructeur occulte. On remarquera que Steiner prend toujours un petit temps d'avance sur les régularisations formelles, comme s'il s'agissait de montrer que l'impulsion spirituelle prévaut sur la structure formelle. Il dispense un enseignement et conseille des exercices fondés sur le résultat de ses propres investigations suprasensibles, sans se préoccuper du tout de ce qui se fait dans les autres pays dans le cadre de l'E.S.T.. Bien entendu, l'accent mis sur une démarche scientifique et autonome, mais aussi la tonalité chrétienne-rosicrucienne contrastent absolument avec le dilettantisme et l'orientalisme des responsables de la Société théosophique. Steiner hérite de la structure de l'E.S.T., divisée en quatre voies (ou disciplines) principales : une générale, une dite de yoga, une dite chrétienne-gnostique et une pythagoricienne ; mais rapidement il restructure la chose de la façon suivante :

- une première section, générale ;
- une deuxième section, dite « rituelle et de connaissance », dont nous suivons donc l'étape d'élaboration dans le présent livre ;
- une troisième section, sur laquelle on sait très peu de choses et qui n'aurait eu que douze membres.

Au bout de trois ans, en mai 1907, dans l'aura du Congrès de Munich¹¹, va survenir une première crise grave dans la cohabitation, et qui aboutira en particulier à la scission de l'École Ésotérique en deux parties, l'une, disons orientalisante, sous la responsabilité de Annie Besant, et l'autre, européenne ou d'ésotérisme chrétien, sous la responsabilité de Rudolf Steiner.

Un symptôme significatif — qui demanderait de longs développements et qui est lié à beaucoup d'énigmes non résolues à ce jour — c'est le fait que Steiner qui jusque-là, dans le cadre du travail ésotérique, se référait à plusieurs « maîtres » (quatre principalement) dont deux ayant un rapport privilégié avec l'Orient¹², ne mentionnera désormais plus que les deux maîtres liés à l'Occident dont les seuls noms évoquent le christianisme et l'Europe : Jésus et Christian Rosenkreutz¹³.

Toutefois la cohabitation de ces deux Écoles ésotériques de théosophie, et la cohabitation au sein de la S.T. en général, durera encore jusqu'au début 1913, au moment où Rudolf Steiner et 2 400 membres de la S.T. des pays de l'Europe Médiane seront exclus, la théosophie orientalisante choisissant de s'éloigner définitivement de son impulsion spirituelle originelle. Mais cela ne changea rien au travail de l'École Ésotérique de Steiner — en fait totalement indépendante, du point de vue spirituel, depuis le début — qui continuera à fonctionner pendant encore un an et demi (de début 1913 à août 1914) dans le cadre de la Société anthroposophique nouvellement fondée. En août 1914, c'est la guerre qui viendra interrompre ce travail, pour des raisons pratiques, mais aussi pour des raisons occultes-spirituelles.

À partir de 1918, il y eut plusieurs tentatives de réveiller l'École Ésotérique mais il apparut chaque fois que les conditions, en particulier spirituelles, n'étaient pas réunies.

C'est seulement au tournant d'année 1923/1924, au moment du Congrès de Noël — qui devait être une sorte de refondation de la Société anthroposophique —, que l'École Ésotérique commença à réapparaître sous une forme métamorphosée, comme les trois « classes » de l'Université libre de science spirituelle. Mais, de ces trois classes, seule la première put commencer à se constituer au cours de l'année 1924¹⁴, car dès le 28 septembre 1924 Steiner fut contraint par la maladie de cesser son activité de conférences, puis il mourut le 30 mars 1925. La deuxième

classe, qui aurait donc dû être la métamorphose de la deuxième section de l'E.S.T. des années 1906-1914 ne vit jamais le jour, ni la troisième classe.

Rudolf Steiner et la maçonnerie

Venons-en à cette deuxième section que Steiner élaborait au sein de son École Ésotérique et qu'il rattacha de la façon la plus intime à la maçonnerie. Mais à quelle maçonnerie ?

Si nous avons vu Steiner se lier à la Société théosophique, puis à l'École Ésotérique, d'emblée en tant qu'instructeur, en rénovateur, voire en « redresseur de torts » — au sens propre du terme —, c'est tout à fait dans la même dynamique qu'il faut envisager son lien à la maçonnerie, c'est-à-dire non pas comme un lien avec quelque petite enclave maçonnique dans le cadre d'une douteuse « École Ésotérique », elle-même dans le cadre d'une Société théosophique au crédit déjà largement hypothéqué, bref non pas aux marges des marges de la franc-maçonnerie, mais, tout au contraire, comme une action au cœur de l'impulsion maçonnique, et probablement même à *partir* du cœur de l'impulsion maçonnique.

Mais là, encore plus que pour le lien avec la théosophie, il va s'avérer difficile de renverser le point de vue, de regarder par le bon bout de la lorgnette, tant les faits extérieurs paraissent au départ marginaux, excentrés par rapport à ce qui est considéré comme central dans la vie maçonnique traditionnelle. En effet, le maçon convaincu de sa tradition, l'érudit maçonnique, l'historien de l'ésotérisme ont beau jeu de minimiser ou de faire silence sur ce Steiner qui dit n'être pas maçon, n'avoir strictement rien à apprendre de la maçonnerie institutionnelle, puis va toutefois solliciter une patente auprès d'un ordre irrégulier — le Rite de Memphis-Misraïm —, laquelle patente lui est conférée par un individu à la réputation maçonnique plus que douteuse (Theodor Reuss), tout cela pour aménager un rite à sa façon, sans se préoccuper le moins du monde du rite existant, et en outre sous l'égide d'une société où s'épanouissent les pires délires ésotériques et un orientalisme du plus mauvais goût... En disant cela, je ne tente pas d'imaginer les propos de quelque critique de mauvaise foi, non, je ne fais que décrire la réalité *extérieure* !

Or, là encore, à mon sens, ce qui peut apparaître, selon les critères d'une logique chronologique et événementielle, comme une voie sans issue peut se transformer en une voie royale, à condition d'oser pousser jusqu'au bout, penser jusqu'au bout ce que Steiner lui-même — et déjà dans le présent livre — dit sur l'essence de la maçonnerie, sur son évolution, et en particulier sur l'état dans lequel elle se trouve vers 1900. Alors la dynamique s'inverse, la suite des événements qui vont conduire à l'organisation de cette deuxième section de l'École Ésotérique s'éclaire d'un jour inattendu, presque inespéré.

Une tout autre histoire de la maçonnerie

Prenons tout d'abord au sérieux la totale inversion des valeurs que Steiner fait *implicitement* subir à l'histoire de la maçonnerie. Alors que tous les spécialistes s'accordent pour dater le début de la maçonnerie proprement dite au commencement du XVIII^e siècle (1717) — et même si, bien sûr, ils évoquent des origines plus anciennes —, Steiner nous parle en toute simplicité de la maçonnerie des XVI^e et XVII^e siècles, voire de celle du XII^e siècle. À travers ses exposés on est amené à penser que là où tous la font commencer, il la fait pratiquement se terminer : ce qui se passe aux XVIII^e et XIX^e siècles — on pourrait aujourd'hui ajouter le XX^e siècle — ne serait pas du tout en soi un temps fort, mais au contraire une période de décadence, de perte du contenu spirituel, toute cette vie maçonnique apparaît plus ou moins comme une gousse vide, ou bien se remplit de contenus problématiques, de type politique par exemple.

Mais une gousse quand même, ou un *cadre*, qui a conservé — en tant que cadre et uniquement cela — une certaine validité. Malgré tout, au cours de ces deux siècles (de 1700 à 1900), dans le labyrinthe des rites, en dépit des falsifications, des infiltrations, de la perte quasi complète de

substance spirituelle, il y aurait eu quelques étincelles, un fil fragile aurait été sauvegardé, et l'on pense à l'action méconnue du Comte de Saint-Germain ou de Cagliostro, les authentiques.

Alors, comme pour l'étincelle théosophique de 1875, il va s'agir pour Steiner de renouer avec ce fil. Partant des horizons spirituels les plus vastes, la question de l'équilibre entre l'eau et le feu, entre le masculin et le féminin depuis l'origine de l'humanité et jusqu'à sa fin, il va aussi rechercher dans l'histoire récente les points sur lesquels on peut s'appuyer pour lancer une toute nouvelle maçonnerie. Car importe toujours la continuité des impulsions spirituelles, il importe de se rattacher à de l'historique, comme il le dit souvent, non pas pour se lier docilement aux formes du passé, mais au contraire pour les transformer. Et il aboutit ainsi à la maçonnerie dite égyptienne, réhabilitant au passage l'authentique Cagliostro, et plus particulièrement à un rite assez marginal, celui de Memphis-Misraïm, qui comporte 96 grades. Vers 1900 c'est John Yarker (1833-1913) qui a la juridiction de ce rite au niveau international. Steiner le qualifie de « maçon remarquable », ce qui mérite d'être signalé. Ce John Yarker fut lié de façon indirecte aux débuts de la Société théosophique. En 1877 il offrit à H.P. Blavatsky le plus haut grade du Rite d'Adoption féminin) de Memphis et Misraïm (12° — Princesse Couronnée¹⁵. En Allemagne, le délégué représentant ce rite est Theodor Reuss (1858-1923), personnage déjà passablement problématique et qui le deviendra encore plus par la suite, en particulier avec la création de l'O.T.O. (Ordre du Temple de l'Orient).

Dès la fin 1904 (voir dans le présent livre) Steiner fait une allusion à ce rite, d'une façon qui montre l'état d'esprit dans lequel se fera ce rapprochement :

«Lorsque vous entendez quelque chose à propos de l'orientation Memphis-Misraïm en Allemagne, vous ne devez pas penser que cela a déjà aujourd'hui une signification pour l'avenir. Ce n'est que le cadre dans lequel pourra être placé un jour un bon tableau¹⁶.»

L'étrange pacte

Ce n'est qu'un an plus tard que va se faire le lien formel, d'une manière qu'il importe de relater, car elle est très significative du geste spirituel accompli par Steiner. Cela permettra aussi de mieux saisir l'articulation des conférences présentées dans ce livre, en particulier celles du dernier ensemble.

Le 23 octobre 1905 (voir dans le présent livre), soit trois ans jour pour jour après son entrée dans l'E.S., alors qu'il n'est ni maçon, ni *a fortiori* responsable d'aucun rite maçonnique, Steiner fait deux conférences, l'une pour les hommes seulement, l'autre pour les femmes seulement, selon donc un usage maçonnique de séparation des sexes. Et c'est deux mois plus tard qu'il fait la conférence commune (hommes et femmes) du 2 janvier 1906, qui achève le présent livre et qui peut être prise comme une sorte de fondation de la deuxième section de l'École Ésotérique et même, sans doute, encore plus que cela¹⁷...

Pour mieux comprendre le processus, il faut un peu lire entre les lignes, ou entre les conférences. En effet c'est à peu près au milieu entre les deux moments évoqués, très précisément le 24 novembre 1905, qu'a eu lieu un événement-clé. Ce jour-là Steiner a reçu de Theodor Reuss certains hauts grades du Rite de Memphis-Misraïm, jusqu'au 89°, en même temps d'ailleurs que les trois grades maçonniques fondamentaux (Loge de Saint Jean) du Rite Écossais Accepté. Ce même jour Marie von Sivers entra dans la Loge d'Adoption (féminine) du Rite de Memphis-Misraïm. Et cela pas n'importe quel jour ! C'est en effet le 24 novembre 1877 que H.P. Blavatsky avait reçu de John Yarker le grade de Princesse Couronnée. C'est donc 28 ans (7 x 4) après, jour pour jour, que Steiner et Marie von Sivers « renouent » avec le fil rouge.

Il semble que ces « initiations » se soient limitées à un échange de signatures et n'aient été liées à aucune cérémonie rituelle. Steiner va d'emblée poser des exigences qui, même si les mœurs maçonniques sont assez élastiques, sont un peu dures à avaler pour Reuss : il veut créer son propre rituel, n'avoir aucun compte à rendre à quiconque sur le contenu de son travail et sur l'identité des membres de sa, disons, section ; et, dans l'autre sens, il ne souhaite recevoir de Reuss ni documents, ni rituel. Ce dernier va donc prendre le temps de la réflexion avant d'établir un contrat, ou un « pacte », comprenant essentiellement trois clauses purement formelles :

- Steiner était entièrement libre du choix des membres. Il pouvait en particulier limiter l'accès à des personnes déjà membres de la Société théosophique ;
- 40 marks devaient être versés à Reuss pour chaque adhésion ;

— quand Steiner aurait payé l'adhésion de 100 membres, il aurait la juridiction du Rite pour l'Allemagne.

Par ailleurs, ce pacte devait demeurer secret.

Ce pacte fut signé le 3 janvier 1906, le lendemain donc de la si importante conférence du 2 janvier. Fin mars 1906, Steiner reçut le 95° du Rite. En juin 1907, vers le moment où fut dépassé le nombre de 100 membres, il reçut le 96°, ce qui lui permettait de prendre la juridiction du Rite pour l'Allemagne, en fait seulement du Rite de *Misraim* car, entre-temps, Reuss avait pris soin de le désolidariser du Rite de Memphis et du Rite Écossais Accepté. Cela n'empêcha d'ailleurs pas Reuss de continuer à se prévaloir de la juridiction de *Misraim*.

Il faut bien avouer que la méthode de Steiner est surprenante. Dans son *Autobiographie* il écrira :

« Et tandis que nous donnions nos signatures, j'ai dit avec la plus grande netteté : tout ceci est formalité et l'organisation dont je prends l'initiative ne reprendra rien de l'organisation Yarker¹⁸. »

Le 15 août 1906, dans une lettre à A. W. Sellin, maçon d'une obédience régulière, qui lui demandait des explications quant au sens de ce rattachement au Rite de Memphis-Misraim, il écrit, entre autres choses :

« A Mr Reuss j'ai dit ce qui peut être exprimé par les phrases suivantes : je ne veux rien, mais vraiment absolument rien de votre Ordre, mais j'agirai dans une direction dont l'Ordre prétend que c'est la sienne. Je pose pour condition que l'Ordre ne me communique rien de ses rituels, Personne ne doit jamais pouvoir dire que j'ai reçu quoi que ce soit de l'Ordre¹⁹. »

Je voudrais relever ici une phrase très symptomatique qui me semble résumer tout le geste de Steiner, aussi bien vis-à-vis de la maçonnerie, que de l'E.S.T. ou de la Société théosophique, et qui pourrait bien nous donner une idée du genre d'arguments qui avait « su convaincre » Steiner de se lancer dans cette triple aventure : *« Mais j'agirai dans une direction dont l'Ordre [NdT : ici le Rite de Memphis-Misraim] prétend que c'est la sienne, »* Aux détenteurs du moment d'une impulsion valable, mais dont eux-mêmes ont oublié l'essence, ont perdu le sens, Steiner vient rappeler quel est l'esprit originel de leur démarche. Il les prend au mot, pour ainsi dire, mais un mot dont plus grand monde n'a le souvenir ni le sens. Et l'on peut imaginer la perplexité de ses interlocuteurs.

Bref, en l'occurrence ce ne fut qu'une affaire de signatures, un étrange pacte que Steiner, avec une fermeté sans faille, limita à l'aspect le plus formel : il paya ! Pendant des années, Reuss écrivit, essaya — par l'intermédiaire de Marie von Sivers — de rencontrer Steiner. À ma connaissance, Steiner ne lui répondit jamais. Il paya pour chaque nouveau membre, mais refusa de donner à Reuss les noms des membres.

Alors, nous nous trouvons devant une alternative plutôt radicale :

- ou bien nous avons affaire à un mégalomane passablement caractériel qui ne méritera pas un mot dans les histoires de la franc-maçonnerie des siècles à venir... ;
- ou bien nous avons affaire à quelqu'un qui a autorité, personnelle et ès-maçonnerie, qui puise directement aux sources de la maçonnerie véritable, et dont la mission aura été de redonner vie à une forme pratiquement morte, momifiée... Car le diagnostic de Steiner est terrible : depuis des siècles il n'y a pas un seul maçon qui ait *réellement* franchi les grades initiatiques. Seule la forme, le cadre sont là comme un vestige, à l'insu même des maçons. Le lendemain du 24 novembre 1905, Steiner écrivait à Marie von Sivers :

« Tu as vu par toi-même hier combien il est peu resté des institutions ésotériques de jadis, qui pourtant étaient alors une réplique physiognomique des mondes supérieurs²⁰. »

Et quelques jours plus tard :

« Reuss n'est pas un homme sur lequel on puisse de quelque manière construire. Nous devons être bien au clair sur le fait que la prudence est expressément nécessaire dans tout cela. Nous avons affaire à un cadre, et à rien de plus en vérité. Visiblement il n'y a absolument rien derrière cette affaire. Les puissances occultes s'en sont complètement retirées. Et je ne puis que dire pour le moment que je ne sais pas du tout encore si un jour je n'aurai pas à dire : cela ne devait pas être fait²¹. »

Si c'était donc le second terme de l'alternative qui était la bonne, nous assisterions, à travers les vingt conférences ici présentées, et en particulier dans la dernière, à la fondation même d'une toute nouvelle maçonnerie, ou d'une toute nouvelle phase de celle-ci. Depuis environ 3000 avant Jésus-Christ, depuis les débuts de la grande civilisation égyptienne — Misraïm est un nom hébraïque de l'Égypte —, depuis le roi Ménès unifiant l'Égypte (à Memphis), pendant 5 000 ans s'est déroulée une première phase, pour ainsi dire matérielle, de la maçonnerie. Ces 5 000 ans, ce sont ceux du petit Kali Youga, de l'Âge de la matérialisation qui vient de s'achever en 1899²². Au sein de cette période, le millénaire central est encadré par deux faits maçonniques majeurs : la construction du Temple par Hiram sous le roi Salomon au Xe siècle avant Jésus-Christ et, au tout début de l'ère chrétienne, la liaison établie par Ormus (converti par saint Marc) entre les Mystères égyptiens et le christianisme.

À l'Âge Clair, qui s'est ouvert en 1899, doit correspondre une nouvelle maçonnerie :

« (...) *traiter le vivant, à la façon dont celui qui construit un temple assemble les pierres inanimées. C'est là la grande pensée d'avenir de la maçonnerie*²³. »

C'est dans cet esprit que va se faire pendant huit ans et demi le travail de la deuxième section de l'École Ésotérique, formellement initié au début de l'année 1906. Cette section sera évoquée sous le nom de F.M. (franc-maçonnerie) ou M.E. (Mystica Aeterna, nom du chapitre du Rite de Memphis-Misraïm dont Steiner prit la charge) ou M.D. (Misraïm-Dienst = rituel de Misraïm) ; mais, surtout, son contenu sera conçu comme un «*Erkenntniskult*», un rituel de connaissance. Sans pouvoir développer ici, il importe de signaler que cet accent mis sur la connaissance est le petit détail qui change tout. C'est ce qui distingue de façon générale la démarche de Steiner de la plupart des autres ésotérismes. Et dans ce contexte particulier du ritualisme, contrairement aux rituels religieux ou aux rituels de type maçonnique traditionnel, ou de la magie cérémonielle, il s'agit maintenant de travailler sur la base d'une démarche scientifique, d'une exigence de conscience de plus en plus grande. Il ne peut s'agir de mettre les participants sous l'inspiration de forces spirituelles anonymes, d'en faire les instruments d'égrégories psychiques sur lesquels ils n'ont aucune prise. Au contraire, il s'agit de fournir sans cesse, complémentairement à la dimension rituelle ou cultuelle, les éléments concrets de *connaissance* permettant de rester libre, permettant de pratiquer un rituel en toute intégrité spirituelle. De façon significative, et quelque peu inattendue, Steiner emploie précisément ce terme de *connaissance* lorsque, dans son autobiographie, il veut indiquer l'une de ses expériences initiatiques fondamentales, à l'extrême fin du XIXe siècle :

« *Avant ce tournant du siècle eut lieu l'épreuve de l'âme signalée. Ce qui fut important dans l'évolution de mon âme, ce fut de m'être trouvé de façon spirituelle devant le Mystère du Golgotha en une infiniment intime, solennelle, fête de connaissance [Erkenntnir feier]*²⁴. »

La critique de la maçonnerie dévoyée

Le travail de la section *rituelle de connaissance*, tout comme celui de l'École Ésotérique en général, va être interrompu par la guerre en 1914. Or, pendant cette guerre et ses prolongements immédiats, en gros jusqu'en 1921, Steiner va être amené à parler souvent de la maçonnerie, mais d'une autre manière encore, et non moins surprenante... À tel point que, la plupart du temps, les commentateurs évitent de mettre les deux aspects en rapport. Alors qu'à mon sens ces deux choses sont intimement liées : si pendant environ dix ans Steiner a jeté les fondements d'une maçonnerie du vivant, il existe par ailleurs une maçonnerie de la mort. Et c'est de celle-ci que va parler Steiner de 1914 à 1921. Il est évident que je ne saurais entrer ici dans ce thème aux gigantesques ramifications, ni même tenter de présenter ne serait-ce que quelques passages de Steiner à ce sujet, lesquels sont contenus dans une vingtaine d'ouvrages, pour la plupart non traduits en français²⁵.

Simplement, il faut savoir que Steiner est revenu alors d'innombrables fois sur la responsabilité de certaines confréries occultes, ou loges occultes, déjà dans le déclenchement de la Guerre de 1914-1918, mais aussi sur l'emprise croissante qu'elles prendraient sur la politique mondiale, et cela à très longue échéance, sur les siècles et les millénaires. Il mit en particulier en évidence une sorte de trépied du Mal, représenté par la maçonnerie, les jésuites et l'initiation à l'arrière-plan du bolchevisme.

Certes, par maçonnerie, il entendait surtout les arrière-loges, là où se prennent les décisions, mais il est clair que les arrière-loges donnent le ton aux loges et il apparaît que c'est en fait l'ensemble de la maçonnerie institutionnelle qui est contaminée à un degré ou à un autre par cet égrégore de décadence. À mon sens, cela est en parfaite cohérence logique avec l'histoire implicite de l'évolution de la maçonnerie qu'il avait donnée auparavant : de façon majoritaire, la maçonnerie des deux derniers siècles (trois aujourd'hui) est un processus de décadence qui va devenir le réceptacle de forces antisociales, antihumaines, anti-christiques... et, bien entendu, sous le masque du social, de « l'humanisme », voire du christianisme. Et cela concerne toutes les obédiences sans exception.

Mais un tel regard est refusé par beaucoup, dans le milieu se réclamant de l'anthroposophie aussi, et il existe même des tendances qui œuvrent à coupler une telle maçonnerie dévoyée avec l'anthroposophie. Pour moi, le travail de critique très clair — et tellement méconnu ou édulcoré — qu'a fait Steiner des loges antichristiques est le complément absolument nécessaire, l'autre pôle du travail « maçonnique » de Steiner. Et il l'a fait en prise directe avec les réalités, en pleine guerre, au moment précis où ces loges antichristiques (maçonniques, jésuites, russo-orientales) se mirent à semer des germes de mort dans la civilisation, devenant en fait une force antinomique de la maçonnerie du vivant. Et l'on pourrait étudier comment dans l'Holocauste de 1942-1945 ou Hiroshima, de telles loges fêtèrent leurs premiers triomphes, et comment aujourd'hui elles sont les maîtres d'œuvre du Nouvel ordre mondial et de la pseudo-Europe dite de Maastricht.

Mais tout cela constituerait un autre sujet.

Les Maçons par excellence

Depuis le début de ces « repères », je donne à entendre que Rudolf Steiner a opéré, que ce soit vis-à-vis de la théosophie, que ce soit vis-à-vis de la maçonnerie, avec autorité spirituelle, avec autorité occulte. Certes ses qualités personnelles pourraient suffire à justifier cette hypothèse. Mais ce n'est pas amoindrir son mérite que d'évoquer — très brièvement — les collaborations dont il a pu bénéficier, sur lesquelles il ne s'est pas épanché, surtout pour des raisons de discrétion, mais qu'il n'a toutefois pas passées sous silence, pour peu que l'on soit attentif

dès le début du présent ouvrage est mentionné, sous le signe de la Pentecôte, un personnage, et d'une très étrange manière :

«Une personnalité, qui a été très méconnue du monde, mais qui commence aujourd'hui à devenir intéressante pour l'observateur de Phigore, possède une copie [N.d.T. : d'un manuscrit traitant du Mystère de Pentecôte]. Je pourrais dire aussi bien « a possédé » à la place de « possède » mais un manque de clarté naîtrait de cette manière, c'est pourquoi je dis : le Comte de Saint-Germain possède une copie, et c'est bien de lui que proviennent les seuls renseignements : sur ce manuscrit] qui existent dans le monde²⁶, »

Pourquoi ce souci de parler au présent du Comte de Saint-Germain en 1904 ? Tout simplement parce qu'il est *présent*.

Quelques mois plus tard (conférence du 4 novembre 1904) nous apprenons que le Comte de Saint-Germain n'est autre que Christian Rosenkreutz, l'un des deux maîtres dont nous avons parlé plus haut, les plus intimement liés à l'École Ésotérique. Et nous comprenons que cet être fut auparavant Hiram, le maître d'œuvre du Temple de Jérusalem plus de neuf siècles avant notre ère. Ailleurs, à Pâques 1908, nous apprendrons que Hiram se retrouva aussi en Lazare/Jean, le « disciple que Jésus aimait » au tournant des temps. À l'automne 1911 nous aurons confirmation que Rosenkreutz/Saint-Germain avait été témoin oculaire du Mystère du Golgotha, et c'est sans doute vers ce moment aussi que Steiner donnera l'indication orale que Lazare-Jean reparut en Rosenkreutz. Et nous apprendrons alors aussi que c'est Saint-Germain qui donna l'impulsion initiale à la théosophie en 1875.

Or, tout cela veut dire que, en acceptant de reprendre le fil de la théosophie, en acceptant de reprendre le fil de l'École ésotérique, en acceptant de reprendre le fil de Memphis-Misraïm, Rudolf Steiner œuvre en intime collaboration avec... Hiram lui-même, le Maçon par excellence, non pas un

Hiram symbolique, mais un homme incarné au début du siècle, comme cela ressort de propos de 1904 et de 1911.

On pourrait suivre comment cette présence et cette collaboration ne se cantonnèrent pas à l'École Ésotérique et au *rituel de connaissance*, comment elles sont un fait permanent de l'élaboration de l'anthroposophie, mais ce serait un autre sujet. Pour en rester au thème du présent paragraphe, la maçonnerie, peut-on concevoir une autorité plus qualifiée pour la revivifier que celle de Hiram ?

À moins que l'on prenne aussi dans un tel sens réaliste et actuel la présence spirituelle de Manès, « le Fils de la Veuve » — inspirateur éponyme des franc-maçons, les Fils de la Veuve —, ce Manès dont il est question dans les conférences ici présentées, et dont Steiner dira en 1907²⁷ que c'est lui qui initia Rosenkreutz en 1459 aux Mystères du Bien et du Mal.

Et n'oublions pas Cagliostro, sur lequel Steiner n'a prononcé que quelques mots, mais des mots qui suffisent à réhabiliter totalement ce personnage — l'authentique, s'entend ! — qui, par un pont lancé entre la Troisième époque postatlantéenne et la Cinquième, fonda une maçonnerie dite égyptienne, non pas dans une tonalité nostalgique, mais comme un ferment d'avenir.

Je pense qu'à l'arrière-plan de l'action de Steiner, cette triade maçonnique fondamentale — Manès-Rosenkreutz-Cagliostro — est la garantie spirituelle, la substance même de la maçonnerie vive, de la maçonnerie du vivant.

Pour ancrer une telle maçonnerie sur terre, qui d'autre que l'auteur de *La philosophie de la liberté* celui qui en toute scientificité conduisit la pensée à se libérer d'un lien de dépendance au cerveau, la conduisit à redevenir vivante, qui d'autre pouvait poser cette pierre de fondation — pierre vive — d'une nouvelle maçonnerie ?

Bibliographie

La source principale de renseignements sur l'histoire de l'École ésotérique organisée par Steiner est le livre de Hella Wiesberger, *Rudolf Steiners esoterische Lehrtätigkeit*, Rudolf Steiner Verlag, Dornach 1997.

NOTES

1. Une version de cette dernière légende se trouve dans la *Légende Dorée* de Jacques de Voragine.

2. Le terme « théosophie » sera employé ici dans le sens de cette théosophie promue par la Société théosophique fondée par H.P. Blavatsky et H.S. Olcott en 1875, et dans un sens purement historique-descriptif. Il ne s'agit pas d'ouvrir ici un débat sur l'éventuelle continuité ou les éventuelles ruptures entre les « théosophies » antérieures et cette impulsion pour le moins ambiguë.

2a. Parue en français aux Éditions Novalis, 1993.

3. Voir, par exemple, sa note sur les théosophes dans *Das Magazin für Literatur*, 66. Jg. (1897), Nr. 35, p. 1066.

4. Rudolf Steiner/Marie Steiner-von Sivers, *Briefwechsel und Dokumente 1901-1925* (GA. 262), Dornach 1967, p. 48.

5. Rudolf Steiner, *Le christianisme ésotérique* (GA. 130), Éditions Anthroposophiques Romandes, Genève, conférence du 27.9.1911.

6. Rudolf Steiner, *Die Geschichte und die Bedingungen der anthroposophischen Bewegung im Verhältnis zur Anthroposophischen Gesellschaft. Eine Anregung zur Selbstbesinnung* (GA. 258), Rudolf Steiner Verlag, Dornach.

7. *Ibidem*, conférence du 15 juin 1923.

8. Le Kali Youga dura de 3102 avant J.-C. 1899. L'Âge Clair est censé durer 2 500 ans à partir de 1899.

Voir Rudolf Steiner, *L'apparition du Christ dans le monde éthérique* (GA. 118), Éditions Anthroposophiques Romandes, Genève.

9. De façon significative, le soir même du 20 octobre 1902, Steiner faisait, devant un cercle tout autre, une conférence dans le cadre d'un cycle intitulé *Von Zarathustra bis Nietzsche. Entwicklungsgeschichte der Menschheit an der Hand der Weltanschauungen von der ältesten orientalischen Zeiten bis zur Gegenwart, oder Anthroposophie* (" De Zarathoustra à Nietzsche. Histoire de l'évolution telle qu'elle ressort des visions du monde depuis les temps les plus reculés de l'Orient jusqu'au temps présent, ou anthroposophie. ") Il signalera à diverses reprises ce symptôme qui atteste formellement du fait que dès le début c'est l'*anthroposophie* qui était le contenu de son enseignement, même s'il dut pendant toute une période le lier au cadre de la Société théosophique. Voir Rudolf Steiner, *Autobiographie*, Volume II, Éditions Anthroposophiques Romandes, Genève, chapitre XXX.

10. E.S. = Esoteric School ; E.S.T. = Esoteric School of Theosophy.

11. Il s'agit du congrès annuel de la Société théosophique internationale, qui eut lieu cette année-là pour la première fois en Allemagne. Pour cette occasion, Steiner, par la décoration de la salle, les représentations artistiques (dont le *Drame sacré d'Eleusis* de E. Schuré) et le contenu de ses interventions, fit la démonstration d'une théosophie occidentale, roscrucienne, ce qui rendit évident le gouffre qui existait avec la théosophie orientalisante de Annie Besant.

12. Il s'agit des Maîtres Morya et Koot Hoomi, censés avoir été les principaux inspirateurs de H.P. Blavatsky. Du moins en ce qui concerne les authentiques Maîtres portant ces noms, car il y eut dès les débuts de la théosophie et sans cesse jusqu'à nos jours, toutes sortes de falsifications et de substitutions occultes sur ces noms et ces êtres.

La question de savoir si, depuis 1907, il existe toujours des Maîtres portant ces noms et qui seraient *valables* reste ouverte.

13. Bien entendu, les Maîtres portant ces noms tels qu'ils sont évoqués par Steiner n'ont strictement aucun rapport avec les Maîtres portant les mêmes noms dans les écrits de Besant ou Leadbeater, ni avec ceux mentionnés en général dans la littérature théosophique, post-théosophique (Alice Bailey en particulier) ou Nouvel Âge. Ces derniers sont des sosies occultes confectionnés par les loges antichristiques.

14. Voir Rudolf Steiner, *Die Konstitution der Allgemeinen Anthroposophischen Gesellschaft und der Freien Hochschule für Geisteswissenschaft* (GA 260a), Rudolf Steiner Verlag, Dornach.

15. Michael Gomes, *Theosophy in the Nineteenth Century*, Garland Publishing, New York/London, 1994, p. 355.

16. Conférence du 16 décembre 1904, dans le présent ouvrage.

17. Il faut considérer que, de par son essence même, cette deuxième section de l'École Ésotérique est en rapport intime avec d'autres impulsions, en particulier touchant à la dimension sociale. Et il est significatif que le 26 octobre 1905, trois jours après la double conférence mentionnée, Steiner ait fait, dans un autre cadre, une conférence fondamentale intitulée « La question sociale et la théosophie », germe de son travail ultérieur dans le domaine de la triarticulation de l'organisme social.

18. Rudolf Steiner, *Autobiographie*, Volume II, Éditions Anthroposophiques Romandes, Genève, chapitre XXXVI.

19. Lettre du 15 août 1906 à A. W. Sellin in Hella Wiesberger, *Rudolf Steiners esoterische Lehrtätigkeit*, Rudolf Steiner Verlag, Dornach 1997, pp. 193-196.

20. Rudolf Steiner/Marie Steiner-von Sivers, *Briefwechsel und Dokumente*, Rudolf Steiner Verlag, Dornach 1967, p. 73. Lettre du 25 novembre 1905 (de Nuremberg).

21. *Ibidem*, p. 80. Lettre du 30 novembre 1905 (de Karlsruhe).

22. Ce qui ne veut pas dire que le matérialisme cessa alors, ni qu'il cessera de sitôt : il est censé se développer encore pendant plusieurs siècles.

23. Conférence du 2 janvier 1906, dans le présent livre.

24. Rudolf Steiner, *Autobiographie*, Volume II, Éditions Anthroposophiques Romandes, Genève, chapitre XXVI.

25. En français, voir Rudolf Steiner, *Symptômes dans l'histoire*, Triades, Paris ; Rudolf Steiner, *Les exigences sociales fondamentales de notre temps*, Éditions Dervy, Paris ; Rudolf Steiner, *Derrière le voile des événements*, Triades, Paris 1999.

26. Conférence du 23 mai 1904, dans le présent volume.

27. Rudolf Steiner, *Textes autobiographiques*, Editions Anthroposophiques Romandes, Genève. Document II de Barr.